

Un raz de marée

Lorsque je rencontrai Cécile, en 1958, elle revenait hébétée d'un voyage dont elle me raconta quelques bribes. J'en fus bouleversée. Son histoire ne cessa de me hanter jusqu'au jour où, quelques décennies plus tard, je montai dans ce train qui allait m'inspirer. Cette tranche de vie qui ne m'appartenait pas, je la portais en moi depuis trop longtemps. Le moment était venu de lui donner corps en la couchant sur le papier. Le train qui m'emportait était bondé. Pourtant, je ne voyais personne autour de moi. Et brusquement, cahier et stylo en main, je n'étais plus Madeleine. J'étais Cécile ! Elle s'était installée en moi, elle m'habitait. Le déhanchement lancinant du wagon qui m'emmenait pour ce voyage au-delà du silence décuplait mon imagination. Il m'aidait à reconstituer puis à tisser la trame de cette histoire. Sans cet accompagnement, je n'aurais peut-être pas su la faire revivre. Elle serait alors restée enfouie dans ma mémoire, comme une larme que le temps n'aurait pas encore essuyée...

Cécile n'a pas eu à réfléchir longtemps. Dès la lecture de cette lettre, sa décision était prise et elle roulait maintenant vers la Bretagne, dans ce train qui s'arrêtait à chaque gare, comme pour lui laisser le temps de rêver et de se préparer à cette prochaine rencontre. Elle l'avait tant vécu, ce moment-là, et rien ne se passerait sans doute comme elle l'avait imaginé.

Pourquoi avoir laissé s'écouler toutes ces années ? Comme c'était court, une vie, la sienne en tout cas, faite de travail et de toutes petites joies si peu à la mesure de ses rêves : le mariage, les enfants, les maladies, la mort des parents, ce vide creusé par leur absence. Si l'on pouvait prévoir, si l'on savait... Tant de choses pourraient être recommencées, vécues avec plus d'amour, plus d'intensité ! On ne donne jamais assez, on vit trop vite, on lutte, on tait ses sentiments, on réfrène tellement d'élans, et dans ce train qu'elle avait enfin osé prendre, répondant à une tardive impulsion,

Cécile ne voyait rien, toute à cette future rencontre qui serait la dernière. Dans le flou de sa mémoire, elle revoyait Hélène, sa soeur aînée, et des conversations entre elles et leurs parents lui revenaient, parfois violentes, orageuses se terminant invariablement par des larmes. Elle se souvenait de cette belle fille brune, pas très grande mais que la fillette qu'elle était alors trouvait si séduisante. Ses yeux immenses ne riaient jamais, mais ils brûlaient d'une lumière intérieure si intense qu'on éprouvait une gêne à croiser son regard. Elle était une élève studieuse, brillante, une jeune fille parfaite, trop parfaite. A l'âge où l'on se promène main dans la main dans les allées des parcs, au bord des rivières, elle promenait seule sa mélancolie dans les églises. Son air lointain et douloureux en disait long sur les tourments de son âme. Le prêtre qui recevait ses confidences lui donna ce conseil :

– Si vous devez persévérer dans votre intention, il faudra leur en parler sans plus tarder.

Hélène savait que son entrée en religion allait déchirer ses parents, d'autant qu'elle avait choisi, selon les exigences de son coeur, un ordre des plus rigoureux. Une fois la prise de voile, elle ne devrait plus jamais reparaître dans le monde, cloîtrée jusqu'à sa mort, perdue pour sa famille, mais elle y voyait le salut gagné à force de prières et de renoncements. Tout cela, elle eut beau l'expliquer à ses parents, ils ne cessèrent d'espérer un retour à la «raison».

— Choisis un ordre moins strict. Pars soigner les lépreux, tu t'épanouiras en soulageant la misère.

M'épanouir... Vous ne pensez vraiment qu'à moi. J'ai de plus hautes aspirations.

— Je veux me fondre en Dieu. Je ne veux plus être qu'une petite flamme dévouée à son image. Je veux atteindre à la pureté pour le rejoindre dans son éternité.

– C'est de l'orgueil ! Tu es prête à renoncer à la vie pour une image, pour un besoin d'absolu ? Mais l'absolu n'existe pas ! Nous ne sommes que des hommes et des femmes vulnérables, toujours perfectibles et tellement imparfaits !

– C'est ce que je ne supporte pas. Jamais le monde ne pourra m'apporter la sérénité. Je me sens désignée pour l'aider. Je vous en supplie, laissez-moi partir. Il le faut !

Aucun argument ne la fit renoncer à son idée. Ce que ses parents considéraient comme une crise de mysticisme était un besoin bien plus impérieux, un appel dont personne ne put la détourner.

Hélène quitta la maison par un matin gris de novembre, serrée dans son petit manteau, avec pour tout bagage son livre de prières. Elle embrassa sa famille muette de chagrin, alignée comme pour recevoir des condoléances. Même le temps s'était pour la circonstance mis en deuil. Le regard de la jeune fille était déjà tourné vers ailleurs. Bien qu'encore présente, elle était partie, portée par une foi qui la rendait imperméable aux émotions ordinaires. Elle n'appartenait plus ni aux siens, ni même à ce monde terrestre qu'elle prétendait vouloir sauver.

Quelque chose se brisa dans le cœur de ces pauvres gens. Ils acceptèrent sans comprendre. Pourquoi leur fille à laquelle ils avaient tant donné ne pouvait-elle se satisfaire de leur affection, de cette vie toute simple, cependant riche de promesses qui s'offrait à elle ? La jeunesse ne croirait-elle plus au bonheur ? La vie de chaque jour n'est-elle pas aussi faite de renoncements qui élèvent l'âme et la subliment, de quoi combler les exigences d'un esprit tourné vers le spirituel ? Cette vie d'abnégation à laquelle elle aspirait et allait se vouer était contre nature...

Voilà ce qu'ils auraient pu lui dire, mais il était trop tard. Et ils se demandaient : « Tairait-elle une secrète déception qui la pousse à renoncer au monde avant même d'en avoir goûté les joies ? » Ils n'avaient rien remarqué qui leur permette de l'affirmer. Leur seul espoir était qu'elle ne prononce pas ses vœux définitifs et qu'après son noviciat elle leur revienne et reprenne sa place dans la famille pour mener une existence normale.

Elle ne revint jamais, et s'ils n'assistèrent pas à sa prise de voile, c'est que leur désespoir fut plus grand que leur amour pour cette enfant perdue. Car elle était perdue pour eux désormais. Parfois, ils croyaient entendre la lourde porte du couvent se refermer sur la petite forme noire qu'ils imaginaient, tel le couvercle d'un cercueil. Ainsi, Dieu leur avait pris leur enfant. Ils ne purent lui pardonner et cessèrent toute pratique religieuse.

Pendant des mois régna dans la maison un silence presque monacal. Ils effectuaient les gestes de tous les jours avec un automatisme qui les réduisait au minimum. Ils ne se parlaient pas tant ils la sentaient présente, tant ils savaient n'avoir rien à évoquer en dehors d'elle, tant ils craignaient que son seul prénom ne les fasse s'effondrer et perdre cette apparente sérénité faite seulement de dignité. Bien qu'elle fût trop jeune pour en mesurer toute la portée,

Cécile souffrit de ce départ. Un contact épistolaire s'établit entre les deux soeurs. Devenue le trait d'union entre deux mondes, elle relatait les événements familiaux. Dans son couvent d'Orléans, Hélène gardait ainsi avec les siens un lien, le seul qu'elle eût désormais avec l'extérieur. Cécile ne la connaissait plus que par ses écrits. Elle savait que chaque jour la jeune nonne priait pour eux. Elle parlait très peu de sa vie au couvent. En revanche, ses lettres étaient pleines

de commentaires sur les évènements mondiaux, car il semblait que certaines informations en traversassent les murs.

Plus tard, elle s'intéressa aux enfants de Cécile, tout comme elle avait manifesté de l'intérêt pour son mari. La guerre qui éclata la priva hélas de ce soutien. Elle dut travailler pour élever seule ses deux fils et sa fille, ce qui ne lui laissait guère de temps pour la correspondance. Puis survint la mort du père. Les deux soeurs échangèrent de nouveau des courriers pour évoquer le disparu. Après l'annonce du décès de leur mère, un long silence s'établit. Cécile ne reçut plus aucun courrier pendant près d'un an. Hélène avait été très malade mais ne l'avoua que pour expliquer la raison qui motivait ce que l'on pouvait prendre pour de l'indifférence. Elle la pria de l'en excuser.

Le train s'arrêta dans une gare accroupie comme un gros champignon au milieu d'un pré. Deux religieuses montèrent, gracieusement caressées par l'amplitude de leur jupe à godets. Elles paraissaient gaies, heureuses, ce qui reconforta Cécile. Puis il repartit. Et plus l'heure la rapprochait de ce coin de Bretagne où la congrégation s'était transportée, plus l'angoisse lui étreignait le coeur. Comment allaient-elles vivre cet instant ? Que trouveraient-elles à se dire après quarante années de séparation... Quarante années...

Tout en se laissant bercer par le roulis de la machine, Cécile se reprochait de n'être jamais allée voir sa soeur. Elle s'était refusée à ces visites derrière les grilles d'un parloir. «Je ne pourrai pas, pensait-elle, c'est trop inhumain». Puisque sa soeur avait désiré rompre avec le monde, pourquoi lui en apporter les échos par des visites aussi frustrantes que décevantes ? Le temps passant, une lettre de la mère Supérieure du couvent d'Orléans parvint un jour à Cécile. Cette sainte femme lui faisait part de leur déplacement vers un autre couvent, en Bretagne, qui devrait bientôt les accueillir et se refermer sur elles. Des travaux devant y être effectués, elle l'invitait à vivre une semaine auprès de sa soeur âgée et très malade. L'occasion était unique. «Dieu l'appellera bientôt et nous pensons qu'il serait bon que vous veniez la voir».

Surtout ne pas pleurer, ne pas se laisser trahir par cette soudaine faiblesse qui lui coupait les jambes. Quarante ans s'étaient écoulés depuis son départ et elle ne se trouvait aucune excuse. Bien qu'Hélène l'ait voulu ainsi, comme elle avait dû souffrir de l'incompréhension des siens, de leur abandon ! Mais, n'avait-elle pas délibérément rompu avec eux ? Comme il était difficile d'y voir clair...

Les jeunes nonnes éclatèrent de rire. Le train crissa sur les rails. C'était ici... Bientôt Cécile allait vivre un des moments les plus émouvants de sa vie. «Mon Dieu, aidez-moi !» Cette courte prière était venue tout naturellement et spontanément à ses lèvres. Rien ne se perd jamais dans l'infini de l'inconscient.

La petite gare aux volets bruns semblait posée là, tout exprès pour elle. Il lui parut qu'elle fermait l'horizon et qu'au-delà de ses murs blancs, l'on ne pouvait plus rien apercevoir. Elle aussi l'attendait...

Elle descendit avec précaution le marchepied. Ses jambes fléchirent : l'engourdissement, l'angoisse, l'appréhension... Son léger bagage à la main, elle

extirpa des profondeurs d'une poche de son manteau de voyage une lettre avec un plan des lieux. Ainsi n'aurait-elle pas à demander son chemin. L'employé de gare vaquait à ses occupations, remplaçant un panneau de signalisation, rangeant les sacs destinés au courrier. Il leva la tête sur l'unique voyageuse. Il eut envie de lui parler, l'on voyait si peu de monde par ici, mais elle était tellement absorbée, tellement loin de ce quai qu'elle traversait, qu'il y renonça.

Déjà le train était reparti, sifflant et crachant des escarbilles, enveloppé d'une fumée noire qui mit longtemps à se dissiper. Le bruit régulier décrut pour n'être plus qu'un faible hoquet, comme un balancement ininterrompu, puis le silence se resserra et prit possession du paysage. Ce serait le seul train de la journée pour cette gare du bout du monde. Elle pouvait désormais s'endormir, rien ne viendrait plus troubler son repos jusqu'au lendemain matin, même heure.

Cécile poussa la barrière dont les gonds gémissaient. «Suivez tout droit la route goudronnée partant de la gare, disait la lettre, puis, empruntez le premier chemin que vous trouverez sur votre droite. Il vous conduira à un embranchement. Vous prendrez alors sur votre gauche un sentier qui vous mènera au carmel. Dieu vous bénisse et vous accompagne».

La route montait légèrement. Cécile ne la voyait même pas. «Et si je repartais maintenant ?» se dit-elle. Non, c'était impossible. D'abord, il n'y avait plus de train, ensuite ce serait de la lâcheté. Une piste mal empierrée s'offrit tout naturellement à ses pieds fatigués. L'embranchement était là. Le coin de forêt aux essences multiples qu'elle venait de traverser s'ouvrait sur une clairière. Le sentier traçait un ruban frangé d'une herbe piquetée de fleurettes mauves. De là, on plongeait dans une vallée et la vieille dame qu'elle était devenue pensa qu'en sa jeunesse elle eût joyeusement dévalé cette pente sur laquelle sa cinquantaine poussive se cramponnait aujourd'hui.

Lentement, en s'arc-boutant, elle descendit, s'appliquant à éviter les racines qui saillaient, entraînée malgré elle par son poids. Soudain, la futaie parut reculer et se figer avec dédain sur les hauteurs, laissant place à une profonde dépression, désert vert d'où jaillissait, telle une forêt d'orgues, une multitude de toits d'ardoise qui s'imbriquaient, se superposaient, captaient, en cette heure bénie, les derniers rais d'une lumière rose, somptueux incendie annonciateur du crépuscule. Un tintement de sonnailles, lointain, fut avalé par l'appel à la prière qui emplit la vallée, suspendant un moment toute respiration. Cécile s'immobilisa. Serrant convulsivement son petit bagage, elle reçut en plein cœur la pieuse musique.

Là, elle comprenait. Elle pouvait toucher à l'absolu. Cet instant de pureté unique s'offrait au bout du long chemin comme sur un éden oublié. On avait envie de mourir sur cette dernière image. On ne pouvait plus affronter la laideur, le mensonge, on ne voulait plus que prier pour glorifier cette heure de paix et de perfection. La fraîcheur du soir qui se glissait lentement dans les combes la fit frissonner. Il fallait avancer, se présenter.

Elle devint tout à coup fébrile et c'est en courant qu'elle franchit la distance la séparant encore de ce sanctuaire. La cloche, qu'elle agita pour s'annoncer, fit s'ouvrir une lourde porte en bois sculpté. Encore très essoufflée, elle ne put prononcer un mot, mais se trouva introduite dans une pièce aux murs aveugles où brillait un cierge posé sur une table.

Une forme noire disparut, revint un peu plus tard et murmura : «Notre Soeur Marie de l'Incarnation vous attend». C'était le nom de religion qu'Hélène s'était donné. Maintenant accoutumée à l'obscurité, Cécile suivit telle une ombre, dans l'étroit couloir, la forme noire qui l'abandonna devant une porte basse qu'elle poussa. Une chose exsangue était étendue, à peine si l'on parvenait à suivre, à travers le drap, le dessin du corps. Libérée de ses voiles, la tête reposait sur un oreiller qui en accusait à peine le poids et deux yeux immenses brûlaient, comme deux phares sur un îlot déchiqueté.

Soeur Marie de l'Incarnation s'anima. Sous sa peau fine et transparente, le sang afflua, ses mains diaphanes agrippèrent la couverture qu'elles rejetèrent et elle tenta de se lever. Cécile se précipita et la reçut dans ses bras. Elles restèrent longtemps embrassées, l'une soutenant l'autre, muettes, immobiles... Quarante années venaient de s'effacer. Elles revivaient, chacune à sa manière, leur enfance, les parents, la maison, une porte qui claque, une odeur de pâtisserie autour d'une fête de famille, le père grondant affectueusement, la mère toujours inquiète et elles, partant main dans la main pour l'école.

Mais que dire aujourd'hui ? Il leur faudrait du temps pour se retrouver. Les mots paraissaient tellement dérisoires et superflus ! Plus tard, demain peut-être... Le lendemain et les jours suivants les réunirent soit au chevet de ce lit qu'Hélène ne quittait quasiment plus, soit dans la cour où Cécile la conduisait pour une courte promenade. Bribe par bribe, elles commencèrent à extirper des souvenirs. A travers ses questions, Cécile comprit. De cette tour d'ivoire dans laquelle Hélène s'était cloîtrée, elle avait suivi les siens. Elle avait de loin participé à tous les grands événements familiaux et s'était aussi penchée avec amour et humilité sur leurs petits problèmes humains. Rien ne lui avait échappé, rien ne l'avait jamais laissée indifférente.

Cécile en ressentit alors comme un déchirement. Son choix ne répondait donc pas à un mouvement d'orgueil ou d'égoïsme. Elle avait cédé à un appel, à une irrésistible impulsion et s'était retirée du monde pour mieux le comprendre, pour le sauver de lui-même, de ses errements. Son désir d'absolu, de pureté, l'avait peut-être aveuglée, mais dans la solitude du carmel, elle avait donné beaucoup d'elle-même. Elle avait été cette petite flamme veillant sur le monde, cet esprit sans cesse tourné vers les autres dans le renoncement et l'amour.

Et Cécile de s'interroger : qu'avait-elle donné d'elle-même ? Bien sûr, elle avait élevé ses enfants, travaillé dur, compté, souvent pleuré, aimé, si peu lui semblait-il aujourd'hui. Et qu'éprouvait-elle, au crépuscule de sa vie ? Rien qu'une immense lassitude et la terrible impression d'être passée à côté de l'essentiel. Aurait-elle, au jour de sa mort, cet air de plénitude heureuse et

satisfaite qui irradiait de cette moribonde ? Elle pensa qu'Hélène avait été de loin la plus généreuse. Peut-être avait-elle vécu en recluse, mais pas en égoïste, pas dans l'isolement que l'on pouvait supposer.

La semaine s'écoula, ponctuée par les prières qui réunissaient les religieuses aussi bien la nuit que le jour et, dans ce climat de méditation, Cécile se sentit extrêmement proche de cette soeur qu'elle avait méconnue pendant tant d'années. Parfois, il lui semblait qu'elles ne s'étaient jamais quittées et le moment de son départ lui apparut comme un arrachement. Ne pas penser, surtout ne pas penser, car elle savait que le couvent, qui s'était ouvert pour elle à la faveur d'un déplacement, se refermerait à jamais, tel un mur infranchissable de silence, sur sa soeur que la vie fuyait doucement, inexorablement.

Quand elle la regardait, elle revoyait leur mère : même profil, mêmes attitudes, mêmes gestes, plus mesurés pourtant, même voix aussi, mais une voix qui, entraînée à faire glisser les mots dans une constante prière, avait appris à murmurer jusqu'à n'être plus qu'un souffle à peine perceptible. Même regard, en plus austère, plus pénétrant.

«Notre soeur est malade depuis si longtemps que Notre Seigneur ne saurait tarder à la rappeler» lui avait dit la mère Supérieure. C'est la raison pour laquelle nous vous avons invitée à passer très exceptionnellement ces huit jours auprès d'elle. Son temps ici-bas est compté. Durant ces quatre décennies, jamais notre très chère soeur n'a été demandée au parloir. Nous comprenons tout ce qu'une visite représente de frustrations pour les familles, mais notre règle est ainsi faite. Nous l'acceptons et personne ne s'aviserait de l'enfreindre. Si nous refusons les images du monde extérieur, nous en recevons toutefois les échos. Nous sommes très bien renseignées sur les événements dans leurs grandes lignes et nous prions pour ceux qui souffrent».

Cécile, que le petit train avait reprise sur le quai de cette toute petite gare, repassait maintenant dans sa tête les mots de la Mère Supérieure. Elle avait quitté sa soeur la veille au soir, comme les soirs précédents, sans rien prononcer de définitif. Surtout, ne pas dramatiser une situation déjà bien assez douloureuse. Elle avait refait la route en sens inverse, se glissant furtivement au dehors dès qu'on avait sonné matines, pour n'être pas tentée de revoir Hélène, car elle ne donnait pas cher de son courage. Un chant laudatif l'accompagna un moment, lui étreignant le coeur et lui emplissant l'âme.

Elle n'avait pas osé se retourner sur la vallée où la brume s'était amassée, estompant les contours du carmel qui ne dormait jamais. Elle avait approché le sublime et ne verrait désormais plus rien comme avant. Quelque chose s'était brisé en elle, un lien qu'elle croyait fragile, et cette cassure la laissait au bord d'un précipice. La mort d'Hélène l'eût certes moins affectée que cette séparation. Tant de choses avaient été évoquées qu'elle croyait effacées de sa mémoire ! Tant d'autres restaient à dire...

Comme elle croisait machinalement les jambes dans ce train du retour, une des phrases de sa soeur lui revint : «Tu ne te serais pas assise ainsi du temps

de notre mère». Vraiment ? Leur mère était-elle donc si sévère, si pointilleuse sur les questions d'éducation, elle si douce, si...

Mais peut-être la femme d'alors possédait-elle plus d'énergie. Le départ de cette fille aînée l'avait tellement éprouvée ! Un premier enfant, c'est l'émerveillement, la concrétisation de l'amour, la véritable consécration du mariage. «Tu sais, je vous connais tous mieux que si je vivais parmi vous». Cette vie de recluse l'ayant marquée dans sa chair et dans son esprit, le dialogue n'était pas toujours facile.

Il y avait deux femmes dans cette ombre qu'elle était devenue. Et malgré sa détermination, ces deux natures avaient dû souvent s'affronter. L'épouse de Dieu avait triomphé, mais, à quel prix ? Que restait-il aujourd'hui de la belle et farouche jeune fille ? Avait-elle été comblée dans son âme, avait-elle atteint à la sagesse suprême ? Le monde se portait-il mieux de son sacrifice ? Mais, y avait-il eu sacrifice ? Hélène souriait parfois des lèvres et des yeux. La fièvre mettait dans son regard des paillettes aux reflets métalliques. Elle posait les mains sur celles de sa cadette qui retrouvait un instant, dans ce geste oublié, la soeur aînée attentive, aimante ; souvenir lointain, fugitif, geste de tendresse aussitôt balayé. Puis, Soeur Marie de l'Incarnation baissait les paupières, sa bouche tremblait sur un chuchotis. Elle paraissait à la fois si frêle et si forte ! Elle se perdait alors dans une contemplation muette et son absence déconcertait Cécile.

Hélène venait de mourir pour la seconde fois. C'était bien la dalle de son tombeau qui était retombée lourdement, inhumant leur enfance. Mais la religieuse au regard ardent continuerait à vivre en elle et son quotidien en serait à jamais illuminé.

Le train s'engagea dans un tunnel, ralentit un peu son allure, comme exténué. C'est alors que les épaules de Cécile tressaillirent, qu'éclata dans sa poitrine ce trop plein d'émotion retenue qui la submergea. Quarante années de silence et d'oubli venaient de forcer le barrage et se répandaient en un raz-de-marée dont personne ne fut le témoin. Complice de ce déferlement, le train siffla, augmenta sa vitesse. Il cracha des volutes de fumée noire, tout en étouffant un sanglot...

Madeleine-Mansiet-Berthaud